

de la psychanalyse, de l'enquête anthropologique et historique » (p. 216).

Certes, le discours testimonial (notamment celui qui prolifère vers la fin des dictatures sud-américaines, il y a une vingtaine d'années déjà) a donné lieu en Amérique latine à un travail de mémoire qui s'arrogeait la fonction politique de restaurer les liens sociaux qui avaient été détruits par la violence d'état ou égarés en exil. Les victimes de cette violence prirent la parole pour raconter leur horreur. Le récit des faits fut alors indispensable à toute entreprise de reconstruction personnelle, collective, nationale. Ainsi douter du récit d'une victime semblerait-il indécent, car si sa parole est porteuse d'une vérité indubitable, son discours devrait aussi être préservé de tout scepticisme. Néanmoins, il s'avère nécessaire de rappeler que, méthodologiquement, tout acte de témoignage à la première personne, est avant tout un discours. On devrait par conséquent pouvoir éviter la révérence inconditionnelle envers la vérité testimoniale. Le récit du passé ne devrait pas être considéré comme imperméable au moment présent de l'expérience énonciative. Le passé testimonial ne nous arrive-t-il pas altéré, car animé par un principe de cohérence provenant du présent ? Outre le propos déclaré dans la préface par l'auteure (« redonner à la femme latino-américaine une place dans l'imaginaire de cette société », « montrer à quel point la femme latino-américaine peut ou non s'intégrer à une autre culture », p. 14), quelles seraient la fonction et la finalité de ces actes de mémoire ? Et en dernier ressort, au-delà de la forme du discours ou de la confiance irréflectée dans le souvenir du vécu à la première personne, ne faudrait-il pas interroger les conditions culturelles et politiques qui rendent le témoignage crédible ? Cette problématique qui a trait au phénomène de crédibilité de la parole d'autrui ainsi qu'à l'expérience d'une victime devenue témoin de son propre vécu – autrement dit, cette relation indissociable entre trois niveaux distincts de réalité que sont la vie, l'expérience et le récit – n'est pas évoquée dans l'ouvrage.

Marta I. Waldegaray

Écritures, université Paul Verlaine-Metz
waldegaray@univ-metz.fr

Michel WIERVORKA, dir., *Nos enfants*.

Auxerre, Éd. Sciences humaines, 2008, 296 p.

Cet ouvrage reprend les interventions des « Entretiens d'Auxerre » de 2008, organisés par la revue *Sciences humaines* et abordant la question

de l'enfance. Vingt contributions sont présentées, réparties en quatre parties : les représentations et valeurs « au pays de l'enfance », des « regards historiques et géographiques », « le droit à l'enfance », l'« enfance et la Cité ». Le lecteur y trouve un certain nombre de synthèses historiques et problématiques (par exemple dans les contributions de Michel Wiervorka, François de Singly, Serge Tisseron, Hervé le Bras, Dominique Mehl, Anne Muxel), des états des lieux (Claire Brisset, Jean-Pierre Rosenzweig, Michel Miaille), des contributions plus pointues (Danièle Alexandre Bidon, Jean Bart, Claude Delasseille, Violetta Stan) ou des témoignages plus locaux (Guy Férez, Jacques Chauvin, Henri de Raincourt).

L'ouvrage peine parfois à trouver son unité et sa logique et on aurait souhaité une introduction qui reprenne de manière claire les contributions pour les situer dans une problématique d'ensemble. Les intitulés généraux des quatre parties ne sont pas absolument fiables : la contribution de Serge Tisseron aurait probablement plus sa place dans la troisième partie. Inversement, celles d'Alexandre Bidon et de Guy Gauthier, auraient plus eu leur place dans la première partie. Il faut donc trouver son propre chemin, par exemple en reprenant les questions figurant en quatrième de couverture en en modifiant l'ordre : « Comment nous représentons-nous les enfants ? Qui sont-ils ? Où vont-ils ? Quelles valeurs leur transmettre ? ».

Concernant la représentation de l'enfance, Michel Wiervorka (pp. 5-16) rappelle l'importance de la thèse classique de Philippe Ariès sur l'historicité du sentiment de l'enfance. Danièle Alexandre-Bidon (pp. 87-102) la précise pour le Moyen Âge, à partir de l'importance de l'enfant dans les ouvrages de médecine, qui annonce une médecine infantile. Guy Gauthier (pp. 135-164) reprend l'évolution dans la littérature de la figure de l'enfant de Paris jusqu'au « jeune de banlieue », telle qu'une certaine littérature contemporaine en offre l'image, et qui se positionne comme l'« anti-gamin de Paris, l'envers du mythe » (p. 146). Pour Bruno Remaury (pp. 55-68), l'enfant n'est plus aujourd'hui perçu comme un « état initial », mais comme « un but à atteindre » (p. 67). Sa conclusion doit être nuancée car certaines figures de l'enfance – comme l'a montré Isabelle Cani pour Harry Potter (*Harry Potter ou l'anti-Peter Pan. Pour en finir avec la magie de l'enfance*, Paris, Fayard, 2007) – sont en fait des figures d'adieu à celle-ci.

Mais qu'y a-t-il au-delà de la représentation ? Que sont nos enfants ? Il faut d'abord envisager le

rapport à ce qu'on fait d'eux avant qu'ils fassent quelque chose d'eux-mêmes, la façon dont les pratiques sociales construisent ou défont leur identité, notamment au travers de leur filiation. Jean Bart (pp. 103-116) envisage dans une perspective historique la manière dont peu à peu l'« enfant de la nature » est réintégré dans les différents liens sociaux. Claude Delaseille (pp. 117-134) considère le destin – souvent fatal – des enfants abandonnés au XVIII^e siècle pour des motifs sociaux (l'illégitimité) ou économiques ainsi que les dispositifs conduisant à l'abandon sans possibilité de retour. En même temps, c'est le début d'une surveillance des enfants assistés. Revenant au présent, Dominique Mehl (pp. 165-178) aborde l'accouchement sous X et les débats qu'il ouvre, notamment au plan bioéthique, alors que Violeta Stan (pp. 179-192) envisage le cas-limite du destin des orphelins dans la Roumanie communiste. Son article résulte d'une implication directe dans la prise en charge des enfants victimes d'une politique qui a privé nombre d'enfants à la fois d'attaches et d'identité, en même temps qu'il corrompait de manière radicale le lien avec les parents.

Une deuxième face de ce que la société fait aux enfants est la violence qui s'exerce sur eux directement ou indirectement. Claire Brisset (pp. 193-204) distingue la violence brute, la violence silencieuse (la responsabilisation anticipée de l'enfant, son ignorance comme sujet par les administrations) et la violence en creux (par négligence ou manques). Serge Tisseron (pp. 69-83) envisage le rapport des enfants aux médias et aux images, distinguant les images violentes « qui malmènent une majorité d'individus d'une société ou d'un groupe d'âge » (p. 69) et « la violence des images », c'est-à-dire « la façon dont une image peut malmener un spectateur » (*loc. cit.*). Il pose ensuite les effets de l'exposition aux images en fonction de l'exposition – volontaire ou involontaire – et de l'âge des enfants.

« Où vont-ils ? » ; Que deviennent les enfants à partir de ce qu'on a fait d'eux ? Hervé Le Bras, Pascal Dibie, François de Singly et Monique Dagnaud envisagent leur place dans la société contemporaine en fonction du passé, du présent et de l'avenir. Dans une perspective économique rarement adoptée, Hervé Le Bras (pp. 153-163) montre l'importance du facteur économique dans la fécondité et aborde la question du rôle des dernières générations dans l'échange des biens matériels et de l'efficacité des politiques familiales. Pour Pascal Dibie (pp. 29-38) la « cyberculture » (p. 31) marque la culture enfantine et ses ruptures, dans la transmission ou dans les cadres

de la vie sociale (pp. 31-32), ruptures liées à une modification des compétences sociales – les nouvelles solidarités du cyberspace – et cognitives, au travers de la généralisation d'une « attention partielle » (p. 34). Monique Dagnaud (pp. 39-54) examine le rapport à l'avenir pour les adolescents d'aujourd'hui (« Demain c'est loin »). La réorganisation des âges de la vie fait devenir adolescent plus tôt en raison du « brouillage des normes et des références pour chaque classe d'âge » (p. 41) – que thématise François de Singly (pp. 17-28) pour ce qu'il appelle *l'adonnaissance* – et recule l'entrée dans la vie adulte qui définit la post-adolescence (on parle aussi d'adulcescence, selon un terme diffusé par Tony Anatrella), marqué notamment par l'injonction à « être l'entrepreneur de sa propre vie » (p. 44). Cependant, l'hypocrisie d'un tel principe induit des pathologies, liées à l'incertitude de cet « interminable chemin envers soi-même » (*ibid.*).

C'est donc dans un contexte particulièrement complexe que se pose la question de la transmission, et notamment de celle des valeurs. Anne Muxel (pp. 275-278), réfutant le lieu commun « rien n'est plus comme avant » (p. 266), insiste sur la précocité des mécanismes de transmission pour les « convictions politiques et religieuses » (p. 267), les deux-tiers des français étant des héritiers. Cependant, cette transmission n'est pas reproduction et les mutations concernent les valeurs de gauche comme celles de droite, venant brouiller ce partage. Le vote souffre d'une baisse de la force de l'impératif moral et les formes d'engagement évoluent, du militantisme traditionnel à d'autres formes d'actions : « La transmission n'opère qu'à la jonction de ce qui persiste et de ce qui s'avance » (p. 277).

Aujourd'hui, la question de la transmission est indissociable de la question de la relation de l'enfant à la norme et à l'institution. Elle concerne d'abord les droits-créances, les conditions de vie et de développement de l'enfant. Jacques Chauvain (pp. 205-216), Jacques Férez (pp. 245-252) et Henri de Raincourt (pp. 217-222) abordent ces questions du point de vue des politiques sociales de l'enfance. En ce qui concerne les droits-libertés, la figure contemporaine de l'enfant-citoyen abordée par Michel Miaille (pp. 279-291), et source de nombreuses polémiques, peut en être le symbole. Ce dernier envisage les figures du rapport de l'enfant à la Cité, en même temps que les tensions qui la traversent pour, *in fine*, poser la question de la pédagogie, de la citoyenneté. Pour affronter ce problème, l'École doit surmonter les défaillances relevées par Bernard Defrance (pp. 225-244) et

relever les défis actuels : l'articulation entre savoir et institution de la loi, transmission et création, prise en compte de l'immaturation de l'enfant et reconnaissance de ses droits. Le problème se pose de manière encore plus aiguë pour l'institution judiciaire. Jean-Pierre Rosenzweig (pp. 253-264) revient sur plusieurs clichés aujourd'hui les parents démissionnaires, le refus de l'usage de la sanction par la Justice – et milite pour un usage clair de la sanction face à des formules bâtarde (centre éducatifs fermés) et son articulation à une politique sociale.

Quel bilan peut-on dresser ? Celui d'une incitation à la réflexion. De la représentation des enfants aux conditions de la transmission, c'est un ensemble de figures historiques en même temps que des pathologies de la transmission qui se trouvent ici dessinées. La transmission concerne la représentation de l'enfance et l'enfance elle-même et, dans les deux cas, se trouve affectée par d'importantes mutations. Cette transmission commence donc par la vie et l'identité ; plusieurs contributions marquent de manière forte les formes et les effets de sa perturbation. Cependant, cette transmission est indissociable de son envers, la violence. Quelles conditions et quelle forme doivent prendre les transmissions volontaires et sur quelles représentations de l'enfant peut-elle s'appuyer ?

Ce recueil fournit donc au lecteur un ensemble de points d'appui et de suggestions pour des lectures et des recherches plus approfondies. Sa diversité en fait à la fois l'intérêt et la limite. Mais n'est-ce pas là le sens des rencontres d'Auxerre et de cet ouvrage : nourrir le débat public de manière pluridisciplinaire, le relancer plus que le clore ?

Laurent Husson

*Écritures, université Paul Verlaine-Metz
UHP Nancy 1 - IUFM de Lorraine
laurent.husson3@wanadoo.fr*

Nouvelles technologies

Sylvie LELEU-MERVEL, dir., *Création numérique : écritures, expériences interactives.*

Paris, Éd. Hermes Science, coll. *Traité des sciences et techniques de l'information*, 2005, 304 p.

L'observation de la création numérique et des ses écritures est au cœur de cet ouvrage collectif. À travers neuf contributions, il s'attache à délimiter les éléments de compréhension des innovations dans les formes rédactionnelles, littéraires et dramatiques, appareillées au numérique. Construite en trois parties, elles-mêmes divisées en trois

articles, cette recherche est accessible aussi bien au néophyte qu'au spécialiste. On y parcourt plusieurs exemples documentés et d'innombrables références permettant de circonscrire un panorama substantiel et utile. Tout en exposant la situation actuelle du domaine, les contributeurs se lancent en quête de ce que seraient les développements potentiels et portent un éclairage instructif sur de multiples facettes fondatrices. Théoriques, les deux premières parties – « Un regard sur la création » (pp. 23-148), « Des modèles pour la création » (pp. 149-248) – confrontent des approches complémentaires, analytiques et constructivistes. Tandis que la dernière partie – « Deux expériences de création » (pp. 249-294) – compare méticuleusement deux réalisations expérimentales d'écriture numérique.

« Un regard sur la création » s'attache à décortiquer et analyser les potentialités novatrices des écritures émergentes, tout en retraçant le cheminement des évolutions et les filiations possibles à une certaine tradition. Dans ce cadre, Serge Bouchardon (pp. 23-54) défend l'hypothèse que le récit numérique en est davantage au stade expérimental et qu'il préfigure un genre autonome, pour l'instant difficilement constituable. Cette réflexion étayée d'échantillons significatifs met en relief que les supports, les technologies, les dispositifs narratifs et l'interactivité permettent conjointement de repousser de manière inédite les limites de l'expérience littéraire, tout en posant la problématique du genre lui-même : « Les œuvres de littérature numérique permettent ainsi d'interroger la spécificité même du littéraire, la littéralité » ; « On pourrait même se demander dans quelle mesure la littérature numérique n'est pas avant tout une littérature théorique sur l'activité littéraire, une critique réflexive en actes de la littérature ? » (p. 51). Quant à Licia Calvi (pp. 55-74), elle cerne les caractéristiques de l'hyperfiction à partir de la confrontation auteur-lecteur et d'un examen détaillé des spécificités de lecture en passant au crible trois exemples d'hyperfictions populaires. Tout comme Serge Bouchardon, elle s'attache à défendre un genre expérimental précurseur qu'il convient d'explorer largement : « Expérimenter avec cet instrument peut ouvrir de nouveaux horizons, peut révéler des rôles plus novateurs et plus impliquants, à la fois pour l'auteur et le lecteur, peut définir un espace de créativité pour l'auteur et pour l'interaction auteur-lecteur qui reste inexploré à ce jour et qu'il nous appartient de découvrir » (p. 71). Pour sa part, Xavier Sense (pp. 75-148) envisage le problème du récit numérique comme le lieu privilégié d'un rapport à l'autre ; il analyse comment les enjeux et les